

Bernard Loyer

# L'hiverne

**1848** Le volet tape à brefs coups répétés. Le vent de la nuit. Le chat va et vient dans la pièce. Il sent, il fouille. Un gros morceau de bougie finit de brûler sur la table laissant échapper un long filet noir.

Le silence.

Le vent chuinte et crie sous les lauzes. Le bruit du volet sur le mur devient obsédant, il aura été mal attaché... avant les neiges, c'est la pluie et le vent. Celui-là justement qui s'emploie à faire frapper avec répétition. Un crissement derrière le fauteuil, le chat a peut-être trouvé une bestiole. Le silence se recale, s'installe à nouveau. Le temps était gris aujourd'hui. Le volet s'est tu, une latte de parquet craque. Le brouillard à peine levé donne une touche étrange au paysage. La pluie qui vient et on se recroqueville. On se met au-dedans de soi. Le vent qui est arrivé avec la nuit devrait tomber, il disparaît avec la lune qui se montre. Le chat dans ses visites trouve un fauteuil vide. Il s'y installe en tournant trois fois puis plonge la tête dans sa fourrure et le silence alors revient.

On est au début de novembre, la nuit chasse vite ce qui reste de jour. Elle va s'attarder et tout couvrir. Tout s'efface. L'autre monde s'échappe, le connu, le rassurant. Celui-là efface les repères, ce n'est que silhouette.

Plus de bruit au volet, le vent a dû périr.

On frappe à la porte. Pas à cette heure !

Le vent se calme, avec lui le volet, un autre bruit emplit la pièce. On insiste. La répétition impressionne. Personne ne va ouvrir. Un coup c'est parfois le hasard ; plusieurs c'est voulu, calculé. Il ne bouge pas, il savoure. On contrôle un peu son angoisse, on imagine une suite d'évènements. Une simple porte les sépare, celui qui ne frappe plus, le chat qui n'a pas bougé et lui, qui se ratatine dans le silence à nouveau revenu.

Là, sous la porte.

Le chat dresse la tête, oreilles dirigées vers l'endroit. On fouille, on gratte et enfin ça passe. Un morceau de feuille de papier glisse sous la porte et s'arrête. Il n'y a plus de vent. Celui qui frappait à l'instant doit être le glisseur de papier. On entend s'éloigner un pas mal assuré. L'écriture sur le papier est trop fine pour pouvoir la lire sans bouger. Le chat se recale. Le silence revient. Le papier reste là près de la porte.

Le lendemain matin, le papier n'a pas bougé. En le ramassant, il s'aperçoit que l'écriture s'est effacée légèrement. Le message est devenu illisible. Au bout de ce long chemin, cette maison a souvent su effacer les messages. Rappelez-vous l'autre année, celui qui montait le courrier avait bien mis le papier entre les deux troncs de l'arbre à l'entrée du potager. En rentrant des alpages, Baptiste, de loin savait que le facteur était passé. Une marque blanche dépassait de l'arbre. Mais était-il là depuis quelques heures que l'encre s'était dissoute dans les fibres. Un papier blanc, il ne restait que la marque des postes. C'était donc bien le facteur. Si le message avait de l'importance, on aurait d'autres nouvelles dans quelque temps. Le papier était

parti dans la poche de Baptiste. Et là, aujourd'hui, ce papier à l'encre effacée refaisait une apparition.

Baptiste ouvre les volets. La brise froide entre partout dans la maison. Ces matins de novembre sont gris. Du coup le chat s'en étire les pattes, les oreilles, tout. Le fauteuil est abandonné, il saute par la fenêtre et va inspecter les environs humides.

Sur la cuisinière, Baptiste prépare un café qu'il boira brûlant comme à l'habitude. En attendant, deux ou trois collets seront préparés. Il est déjà habillé et n'a plus qu'à prendre son sac et sa casquette. En sortant, il s'aperçoit que le mont de l'Ouillarse est couronné de nuages. Ce mont-là, il ne peut pas ne pas le voir, il est devant la porte de sa maison. À droite, au loin c'est la Bessanèse, plus près c'est la Coche avec ses 2563 m. Au droit, derrière lui, c'est l'immense glacier de Charbonnel, on le dirait suspendu tellement il est haut. À gauche, qui s'en va en plat, c'est la vallée d'Avérole. Si ce mont de l'Ouillarse est avec des nuages : c'est signe de neige. Il va falloir se dépêcher. Avec les premières neiges, les marmottes disparaîtront dans les terriers profonds. Ce seront les dernières avant l'hiver. Et lui, Baptiste, il a besoin de ces marmottes : il en vit. On vend la peau, la graisse (pour soigner les rhumatismes). Il a un acheteur au marché de Bessans. Au plus gros de l'hiver, avant la neige, il laissera sa maison et redescendra vers la Goulaz. Après avoir pris note que la neige arrivera bientôt, il se dirige vers le Crêt des Mottes au pied de la Lauzière. À cette époque de l'année, déjà beaucoup de bergers sont redescendus avec les troupeaux d'alpages, il ne reste plus personne dans la haute montagne.

Ce chemin-là, il pourrait le faire les yeux fermés. Il connaît presque chaque caillou du sentier. Il sait qu'à cet endroit, juste après la petite chapelle du hameau, on entend mieux qu'ailleurs le torrent d'Avérole. Il coule tout au fond, l'écho

fait grossir le bruit des cascades. Il sait aussi que vers l'Oratoire de Notre-Dame de la Garde, le torrent (qui doit avoir à cette époque une bonne coudée de large) passe sous le chemin. On avait mis deux lauzes épaisses pour franchir le ruisseau avec les bêtes. Les gens peuvent aussi en profiter. Baptiste se rappelle qu'à cet oratoire, au dernier mois d'août, lors du pèlerinage, une jeune fille s'était évanouie, à cause de la chaleur, sans doute. C'est lui qui l'avait mise à l'ombre d'un rocher. Tous les ans, au mois d'août, les gens de Bessans montent à pied par le chemin qui longe le torrent d'Avérole. Le curé dit une messe en assurant l'abondance des récoltes. Il y a deux ans, on a eu beau prier : vers la fin du mois, il était tombé un violent orage de grêle et personne n'avait pu faire de regains. Enfin on vient quand même, on ne sait jamais. Et puis c'est l'occasion pour les femmes de sortir les plus beaux vêtements.

Baptiste marche lentement. Le chemin est usé, à marcher dessus. Quand les moutons redescendent, les cailloux roulent : l'herbe ne repousse plus. Puis à cela s'ajoute parfois le ravinement occasionné par les pluies ou les fontes de neige. Un chocard passe au-dessus en sifflant puis d'un seul coup plusieurs. En arrivant sur le Plan du Pré, Baptiste peut apercevoir la Lauzière pendant quelques minutes, ensuite elle sera cachée par un gros mamelon qui coince le torrent de la Lombarde. Malgré ces montagnes, le torrent a pu se creuser un passage entre ce mamelon et la Coche : celle-là descend à pic dans le torrent. En coupant à travers le Plan du Pré, il évite de justesse la colline et pourra continuer ensuite sur le Crêt des Mottes. Encore quelques crocus qui n'ont pas eu envie de faner. Il fera humide toute la journée, avec ces nuages collés aux pierres. On a l'impression qu'un brouillard va sertir les grands pics. Baptiste ne peut pas rater ses piègeages. C'est le meilleur moment de l'année : les marmottes mangent d'abondance, elles engraisseront pour le long jeûne.